

CHAPITRE II

LA VIE A LA COUR MAROCAINE

Le séjour de Moulay Abd-el-Aziz à Fez en 1894 ne fut pas de longue durée, car il était nécessaire que la cour se transportât au sud pour consolider sa puissance dans ces régions.

Bien que le nord du Maroc ait toujours été le pays des agitations et de la révolte, il n'avait jamais causé au Maghzen d'aussi sérieuses appréhensions que le sud, car ses tribus sont pauvres, sans gros effectifs et toujours en guerre entre elles, mais dans la région de Marrakech, c'est différent. C'est un riche pays agricole et les moissons abondantes rendent les tribus opulentes, prolifiques; elles sont bien armées, ont beaucoup de chevaux.

En outre, la chaîne de l'Atlas qui domine le pays est habitée par des Berbères courageux et belliqueux, rebelles à toute soumission.

Heureusement pour la dynastie des sultans marocains, ces grandes tribus gouvernées par des chefs héréditaires furent presque toujours en mauvais termes les unes avec les autres, et un des plus importants résultats accomplis par le protectorat français dans ces dernières années a été de les réunir en une confédération d'alliés.

Aucun de ceux qui connaissaient le vieux Maroc n'aurait pu penser que les grands chefs, les Glaoua, les Goundafa, le Mtougua et le caïd des Rehamna pourraient se tendre la main. Et pourtant aujourd'hui il en est ainsi.

Quand Moulay Abd-el-Aziz put quitter le Nord, la paix et la sécurité étaient assurées. De nouveaux gouverneurs avaient été nommés, la forte poigne de Ba'Ahmed s'était fait sentir, et il était indispensable que la cour se transportât au Sud, car il y avait là des signes d'agitation qu'on ne pouvait négliger.

L'arrivée du sultan dans la capitale du Sud eut un effet apaisant. Ba'Ahmed entreprit la tâche de rétablir l'ordre parmi les tribus rebelles et puis il commença à construire avec l'argent du peuple - un beau palais.

Pendant six ans, les travaux ne cessèrent pas : tous les ouvriers de quelque valeur et tous les meilleurs artistes du Maroc y furent employés. Le résultat fut grandiose et le bâtiment forme maintenant le résidence du gouvernement français. La Bahia - c'est ainsi qu'on l'appelle, ce qui signifie « l'éclatante », « la belle, » - se compose d'une succession d'élégants patios, les uns plantés de cyprès, d'orangers, de citronniers, les autres d'arbres fruitiers et de fleurs, et tous communiquant entre eux.

Ces cours sont surmontées d'arcades sur lesquelles s'ouvrent les chambres du premier étage. Partout on trouve des fontaines et des bassins. Ce palais couvre une grande superficie et, bien que tout à fait moderne, présente un grand intérêt. On y trouve un patio particulièrement beau, où l'architecte marocain a suivi la tradition du passé. Les murs en sont élevés, la charpente du plafond n'est pas peinte comme d'habitude en plusieurs couleurs, la cour intérieure elle-même n'est pas tout à fait aussi vaste que les autres.

Les chambres ne sont peut-être pas aussi intéressantes que le patio sur lequel elles s'ouvrent, bien que, en beaucoup d'endroits, les plafonds sculptés et peints soient très beaux.

Au cours d'une récente visite que je fis à Marrakech, il me fut donné de parcourir ce palais à loisir, guidé par un indigène qui avait occupé un emploi au palais lors de sa construction et qui en connaissait tous les recoins.

Je l'avais vu bien des années auparavant ou du moins quelques-unes de ses salles, car j'avais été invité deux fois à dîner par son propriétaire, le fameux Ba'Ahmed. Je me rappelle une de ces soirées, la chaude senteur des jasmins dans la cour, car le printemps était déjà avancé, le grand dîner servi dans un des salons et l'orchestre indigène qui faisait entendre une douce musique, près de la porte.

Et je revois encore Ba Ahmed lui-même, court, épais, et d'apparence peu engageante, mais néanmoins excellent amphitryon.

Il est mort il y a une vingtaine d'années et sa propriété, confisquée à sa mort par le sultan, est passée en d'autres mains,

Son nom n'est plus qu'un souvenir du passé, car au Maroc, toute puissance était éphémère et, presque chaque mois, quelque caïd ou quelque vizir tombait et tombait très bas.

Ba'Ahmed avait bien d'autres soucis que celui de sa maison. Il régnait un grand mécontentement dans quelques tribus et particulièrement dans les Rehamna, dont l'immense territoire se trouve juste au nord de la ville de Marrakech.

Un agitateur, Tahar Ben Sliman, avait surgi et soulevait les tribus.

Les chefs locaux étaient assassinés ou chassés, et la révolte devenait générale. La répression dura longtemps et coûta beaucoup de vies et d'argent. Une fois même, les rebelles arrivèrent jusqu'aux murs de Marrakech et s'emparèrent du quartier nord de la ville, mais ils furent repoussés. Ba'Ahmed fit preuve d'une grande habileté dans la lutte contre les révoltés: non seulement son énergie ne faiblissait jamais, mais il savait à merveille mettre à profit les jalousies et les dissentiments qui existent toujours chez les insurgés. Il opposait les tribus aux tribus et les clans aux clans.

Le maghzen, à cause de sa meilleure organisation, et à cause des moyens dont il disposait pour se ravitailler en armes et munitions, triompha. Le soulèvement des Rehamna fut réprimé et cent milles carrés de pays furent mis à feu et à sang. Les tribus furent presque exterminées, des centaines d'hommes moururent en prison, les femmes et les enfants devinrent la proie des soldats, d'autres furent vendus ou moururent de faim loin de leur pays; la dévastation fut à son comble.

Quelques années plus tard, je traversai le pays des Rehamna. Il était encore désert et les champs étaient couverts d'herbes folles et de buissons d'épines où l'on ne voyait que quelques misérables tentes noires, d'où sortaient quelques pauvres affamés; c'était tout ce qui restait de la florissante tribu des Rehamna.

Tahar Ben Sliman fut capturé. Il fut emprisonné dans une cage dont les barreaux étaient faits de canons de fusils pris à des rebelles, cage si étroite qu'il ne pouvait bouger. Il fut exhibé sur la place publique de Marrakech, couvert de crachats et insulté. Il mourut en prison.

Aussi longtemps que vécut Ba'Ahmed, le jeune sultan resta confiné dans le palais. Il est vrai qu'il apparaissait aux cérémonies et célébrait les fêtes religieuses en public, mais il était inexistant.

Ba'Ahmed seul gouvernait le Maroc.

En 1900, celui-ci mourut. J'étais à Marrakech au temps de sa dernière maladie, quand on le prolongeait de jour en jour par des inhalations d'oxygène.

Nul ne s'en souciait; néanmoins il y avait un certain nombre de personnes qui devaient s'attendre à souffrir de sa disparition. Mais en dehors de ceux-là, c'était la plus complète indifférence. Il n'avait jamais été populaire, et l'immense fortune qu'il avait amassée et la

grande situation qu'il s'était taillée avaient provoqué la jalousie de ceux qui avaient les mêmes désirs, mais non les mêmes capacités.

Il était craint sans doute, car sa volonté était indomptable et il était cruel. Une sorte de respect superstitieux avait entouré sa vie, mais ce respect disparut quand la maladie le coucha par terre et l'abattit.

Quand il exhala son dernier soupir, les vrais sentiments que le peuple avait dissimulés éclatèrent et tous le maudirent.

La mort d'un grand personnage au Maroc est tragique. Pendant l'agonie du vizir, des gardes avaient été placés à l'extérieur du palais, exigeant de tous le silence.

Enfin, un matin, les lamentations des femmes annoncèrent que la mort était venue. Toutes les portes du palais furent fermées, et on ne permit à personne d'entrer ni de sortir. À l'intérieur, c'était un déchaînement de démons.

Les esclaves pillaient tout ce qui leur tombait sous la main, les femmes se battaient et volaient pour entrer en possession des bijoux.

Les coffres furent brisés, les documents et les titres de propriété emportés, les pierres précieuses furent arrachées de leurs montures pour être plus facilement vendues, et même il se produisit des meurtres.

Tandis que ceci se passait à l'intérieur des murs bien gardés, le corps de Ba'Ahmed était emporté et enterré. Le sultan suivit en pleurant le cadavre de celui qui l'avait mis sur le trône et l'y avait maintenu pendant les heures difficiles de sa minorité.

Et il dut en effet se sentir abandonné quand il se trouva devant la tombe de son vizir qui, malgré ses fautes, ses exactions, avait été cependant loyal envers lui.

Mais les larmes de Moulay Abd-el- Aziz n'étaient pas encore essuyées que, rentré au palais, son premier acte fut de signer le décret de confiscation de tous les biens de Ba'Ahmed.

C'était maintenant le pillage organisé. Des serviteurs et les esclaves furent envoyés pour exécuter le rescrit royal. Pendant plusieurs jours des animaux de bât disparaissant presque sous leur charge d'objets, écrasés sous des piles de matelas et de tapis, ou chancelants sous les caisses, transportèrent les richesses de Ba'Ahmed chez le sultan.

Ses femmes et ses esclaves furent forcés d'abandonner leur butin. La maison fut vidée entièrement et ses habitants restèrent dénués de tout.

Quelques jours après, il ne restait plus rien que les murs de la grande maison. Tout le reste avait été dispersé. La famille de Ba'Ahmed fut chassée et réduite à la famine et à la pauvreté. Ses esclaves furent pris par le sultan pour son service ou pour être vendus, et ses vastes propriétés furent incorporées au domaine de l'État.

C'était la coutume du pays. Tout ce que possédaient les hauts fonctionnaires passait, à leur mort, entre les mains du sultan ⁽¹⁾.

Je vois de temps en temps les fils de Ba'Ahmed ; ils sont très pauvres et acceptent avec beaucoup de reconnaissance les petites sommes qu'un domestique de bonne maison, en Angleterre, refuserait.

¹ Excellente coutume dans un pays où l'exaction est de règle: Ainsi ce qui est pris au peuple revient en fin de compte à l'État.

Accepter de petits présents en argent n'est considéré en aucune façon, au Maroc, comme humiliant, et encore moins quand il s'agit de grosses sommes.

Je me souviens bien d'un grand-oncle du sultan régnant, qui avait été vice-roi en son temps, et qui parcourait régulièrement le pays, suivi d'un ou deux esclaves, pour recueillir des aumônes. C'était un vieux bonhomme souriant qui n'hésitait pas plus à demander, à tous ceux qu'il rencontrait, de l'aider qu'à accepter la plus modeste pièce de monnaie.

Une fois, il se présenta à la maison d'un ancien fonctionnaire indigène de la cour qui vivait à Tanger. On était en train de jouer au tennis, et les hôtes, parmi lesquels se trouvaient un certain nombre de représentants des puissances européennes, prenaient le thé. Sa Hautesse m'appela un peu à l'écart et me demanda qui étaient ces étrangers. Je répondis: « Tous les ministres des puissances européennes. - Ah, ah! dit le prince. Ne seraient-ils pas assez bons pour me donner une paire de *belghas* à défaut d'un vêtement. Ce sont des gens riches, assurément très riches ? ».

Je pus l'empêcher de faire cette demande en lui expliquant, à sa grande surprise, que ce n'était pas la coutume en Europe que des membres de la famille royale demandent à des gens inconnus des vêtements et même des souliers, et j'ajoutai que s'il voulait attendre un instant j'allais voir ce qu'on pouvait faire. J'exposai la requête du prince à quelques-uns de mes amis et nous réunîmes entre nous la somme de dix francs nécessaire à l'achat d'une paire de babouches jaunes, seule chaussure du pays. Il les accepta avec plaisir et avec la dignité d'un prince du sang.

La mort de Ba'Ahmed devait amener naturellement des changements à la cour.

Quelles que fussent les jalousies existant entre les vizirs, et sans aucun doute elles étaient grandes, ils comprirent qu'une action commune était nécessaire. Chacun pouvait avoir et aurait probablement à défendre sa situation contre chacun des autres, mais collectivement, il avait à défendre le ministère contre tout le monde.

Ils devraient triompher ou succomber ensemble, ils choisirent de « triompher ».

Le sultan avait alors vingt ans et pouvait d'un moment à l'autre prendre en main les affaires du royaume: or le gouvernement personnel d'un jeune monarque absolu et sans expérience est dangereux. Les vizirs pensèrent que la disparition de la dure poigne de Ba'Ahmed pousserait probablement le sultan à se rendre plus indépendant et qu'il était nécessaire de trouver une combinaison qui permît de contrôler ses pensées et ses actes.

Certainement cela n'était pas fait pour le bien des affaires de l'État, mais seulement pour que les vizirs conservassent le pouvoir.

Il fallait trouver une occupation pour le monarque sans expérience et tenu jusqu'ici à l'écart du conseil. C'était prendre le contre-pied des traditions du Maroc, mais le cas était exceptionnel et jamais un sultan ne s'était trouvé dans cette situation.

Les vizirs comprirent que leur influence ne devait pas se borner à enfermer le prince dans le palais, car il pouvait se rebeller contre cette réclusion et se débarrasser d'une façon peu agréable des hommes qui l'auraient séquestré. Non, il était clair que le sultan devait être amusé, et ses amusements devaient être si nombreux et si variés que son attention serait distraite des affaires de l'État.

Le Maroc lui-même ne pourrait pas fournir toutes les distractions nécessaires. Les plaisirs et le luxe que l'on pouvait trouver dans le pays, il les possédait déjà : il avait des femmes, des bijoux, des chevaux et tout le faste dont s'entoure habituellement un souverain oriental. Pour

des jeux plus raffinés, il faudrait faire appel à l'Europe. Ce ne fut pas en vain. Ce fut le commencement de la grande débâcle, de l'insouciance extravagante, de la folie des dettes qui devaient provoquer les emprunts à l'étranger, et amener petit à petit le Maroc à la perte de son indépendance.

Un ferme et bon conseiller aurait pu prolonger la vie du Maroc libre, car bien qu'Abd-el-Aziz ne possédât ni grandes aptitudes à gouverner, ni grand désir de pouvoir, il était réfléchi, intelligent et désireux de bien faire.

Ce n'était pas une tâche facile toutefois de faire durer l'amusement du sultan à Marrakech. La capitale du Sud où la cour résidait, située à 100 milles de Tanger, ne communiquait que lentement avec l'Europe, et les commandes de marchandises européennes du sultan toujours plus nombreuses, restaient longtemps en route. Souvent même, la forte houle atlantique rendait toute communication impossible entre la côte et les navires pour plusieurs semaines.

Les pourvoyeurs du sultan en étaient à leurs dernières ressources. Le jeu des feux d'artifice s'était usé: les bicyclettes avaient occasionné des contusions et des foulures, et même la photographie avait perdu son intérêt du début.

À ce moment critique, on apprit qu'un cirque se trouvait en panne dans une des villes de la côte. Ce devait être, à la vérité, un bien misérable cirque pour être venu s'échouer dans ce lamentable petit port, mais sa venue fut accueillie avec autant d'enthousiasme que s'il eût été celui de Barnum.

Des lettres impériales furent envoyées aux caïds et aux gouverneurs, des *rekkas* sillonnèrent les pistes en tous sens, et bientôt le cirque avec tout son bagage et son personnel comptant bien douze personnes et quatre chevaux, se mit en route à travers les longues plaines du Maroc pour obéir à l'ordre royal.

Cela prit du temps et néanmoins le cirque défraya toutes les conversations jusqu'à son arrivée. Une ou deux sérieuses rébellions parmi les tribus, un conflit aigu avec une puissance européenne, passèrent au deuxième plan.

La propriétaire du cirque était une dame espagnole très grosse, d'un âge incertain dont l'énorme masse venait de faire plus de cent milles au pas nonchalant d'une mule, avec tout l'inconfort et les pénibles fatigues qu'un si long voyage peut causer à une personne de sa sorte.

Elle-même ne jouait aucun rôle dans les représentations.

Et ce fut pour cela, qu'à sa grande indignation et colère, elle se vit refuser l'entrée de la cour impériale où le sultan assistait au spectacle. En effet, d'après les ordres de Sa Majesté, aucune autre personne que les acteurs ne devait entrer dans le palais.

Aussi la plantureuse grosse dame et un ou deux employés du cirque restèrent-ils dans la cour extérieure avoisinant l'enclos dans lequel le sultan, assis sous une tente somptueuse, regardait la représentation. Un mur de quelque vingt pieds de haut séparait les deux cours, et dans celle où se trouvait la grosse dame il y avait deux tas de pierres et des débris de matériaux restés inemployés lors de la construction des annexes du palais, et qui, amoncelés, atteignaient presque le sommet du mur. La dame était fâchée et par ailleurs s'ennuyait, bien qu'elle eût sous les yeux pour se distraire une bande de gazelles et quelques beaux spécimens de mouflons qui erraient dans le parc.

Avoir reçu l'ordre royal de faire tout ce chemin pour venir dans la capitale marocaine et être privée ensuite de voir la représentation de son propre cirque en présence du sultan, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter et, sur-le-champ, elle commença à gravir le tas de décombres qui était contre le mur.

C'était une tâche difficile, car elle n'avait guère d'aptitude pour une telle performance, mais elle allait recevoir une aide d'une source inattendue.

Peiné sans aucun doute de voir les trop lents progrès qu'elle réalisait, dans une ascension qui lui semblait si facile, un vieux mouflon mâle bondit légèrement sur ses traces.

Se balançant un instant dressé sur ses jambes. il se lança en avant bousculant à plusieurs reprises la grosse dame par derrière et, si habilement qu'elle n'avait réellement plus aucun effort à faire pour arriver au sommet. Après quelques sauts, involontaires d'ailleurs, elle se retrouva haletante, étreignant le sommet du large mur. Pendant ce temps, la représentation se poursuivait à la satisfaction du sultan.

Soudain pourtant, on vit sur son visage une expression de consternation et de colère; sans mot dire, il porta son regard vers le mur.

Là, dominant de haut, apparaissait le visage angoissé et écarlate de la grosse dame regardant curieusement le sultan et sa cour. Bientôt les officiers de la suite se mirent à gesticuler pour l'inviter à disparaître. Mais la seule réponse qu'ils reçurent fut la vision d'une autre partie volumineuse de la dame que le mouflon facétieux et invisible venait de hisser d'un nouveau coup de tête.

Enfin toute la dame fut sur le mur, auquel elle se cramponnait avec ses bras et ses jambes, pour protéger sa vie, et sur lequel enfin elle se coucha de tout son long.

C'est à ce moment que le mouflon apparut.

D'un saut majestueux, il bondit sur le mur, resta un instant planté sur ses jambes de derrière et tout d'un coup se laissa tomber, et d'une terrifiante poussée de ses immenses cornes lança la grosse dame à plus d'un mètre en avant sur le mur. Il était évident que son intention était de faire ainsi le tour complet du rempart.

Pendant quelques instants tout fut sens dessus dessous. Le sultan était silencieux et amusé, tandis que les ministres du sultan signifiaient à la dame d'avoir à disparaître, ce qu'elle était certainement très désireuse de faire.

Les esclaves mieux avisés accablèrent le mouflon de pierres, le chassèrent de sa position dominante. Alors lentement l'énorme matrone disparut, les grosses jambes les premières, puis la pesante poitrine et enfin la face rubiconde !

Ce fut en 1901 que je pénétrai dans l'intimité du jeune sultan. Je l'avais vu une ou deux fois, et j'avais accompagné la mission spéciale de sir Arthur Nicholson à Marrakech, mais à cette époque le sultan n'était pas encore sorti de tutelle.

C'était à cette époque un jeune homme très timide et entièrement sous la coupe de Ba'Ahmed, le fameux grand vizir.

Une audience qu'il nous accorda à cette époque ne fut pas sans intérêt. Nous étions allés à cheval jusqu'à une maison de campagne au fond du jardin de l'Aguedal ⁽²⁾, où Sa Majesté devait recevoir le ministre britannique.

Imaginez une forêt serrée d'orangers, des vignes grimant sur des treilles délabrées ou accrochant leurs pampres à de grands cyprès; ça et là des fontaines de marbre brisées, ou un joli ruisseau: tel était le décor dans lequel nous avançons.

² Aguedal signifie: prairie entourée de murs, mais le sens en a changé, et ce terme est presque toujours réservé aux parcs et jardins impériaux.

Avec nos escortes de Marocains en robes blanches, conduits par le maître des cérémonies ⁽³⁾, nous chevauchâmes à travers le grand jardin jusqu'à ce que, arrivés devant un pavillon ⁽⁴⁾ à arcades, couvert de tuiles vertes et peint de fresques rouges sur un fond jaune, nous mîmes pied à terre. Un fourré inextricable de végétation l'entourait. Les cyprès dominaient tout de leurs piliers vert sombre tandis que la vigne, les jasmins, les géraniums s'enchevêtraient au-dessous d'eux pour atteindre la lumière. En dehors du « menzeh » et dissimulés aux regards des occupants, les fonctionnaires et les serviteurs du sultan s'étaient assis en cercle. À la porte de l'unique salle que le pavillon contenait (car il semblait être composé seulement d'arcades et de colonnes) était assis Ba'Ahmed trapu, noir, court et dont tous les traits révélaient l'origine nègre.

À l'intérieur, en face de la porte d'entrée, sur un canapé Louis XVI, le sultan était accroupi, les mains croisées et presque cachées sous les pans de son vêtement blanc et soyeux.

Je me souviens que je fus très frappé de son apparence délicate et de sa timidité évidente. À côté du divan se trouvait un fauteuil où le ministre anglais fut invité à s'asseoir, tandis que nous, qui formions la suite, nous nous tenions debout près de la porte.

Le sultan ne dit que quelques mots et ils furent presque chuchotés au vizir qui les répéta à l'ambassadeur.

Mais quelques minutes après, Moulay Abd-el-Aziz avait retrouvé son assurance et semblait prendre un vif intérêt à tous les uniformes portés par l'escorte du ministre. Il ne pouvait détourner les yeux d'un des assistants, lord Loch, haut de six pieds, coiffé d'un énorme bonnet à poil dont la vue semblait le ravir.

Quatre ans plus tard, parlant à Moulay Abd-el-Aziz dans une amicale intimité, je lui rappelai cet épisode. Il me répliqua en riant qu'il avait été vraiment frappé par la taille et l'uniforme de ce personnage plus que par toute autre personne de la mission.

Il me demanda s'il ne serait pas possible que lord Loch fût envoyé avec l'ambassade qui devait venir quelques mois plus tard.

Le message fut transmis au gouvernement et en janvier 1902 Moulay Abd-el-Aziz, qui n'était plus timide, eut le plaisir, et c'en était un évident pour lui, de souhaiter la bienvenue à lord Loch.

Je ne pensais guère, lors de leur première rencontre, quand j'observais les timides regards du sultan se portant vers le grand officier de la garde, que je verrais, quelques années plus tard, le même homme initiant le même sultan aux mystères du « tip and run » ⁽⁵⁾.

Je fus reçu pour la deuxième fois en audience privée par Moulay Abd-el-Aziz pendant l'été de 1907⁶.

Après de longues heures bien remplies par la répétition des courbettes du protocole, j'étais prêt à être admis en présence du souverain et je fus honoré d'une audience particulière. Je trouvai un sultan courtois, enjoué et intelligent. Il était aisé à distraire et s'amusait de rien. Il

³ Caïd Méchouar.

⁴ Cela s'appelle un menzeh, lieu où l'on fait les nzaha (voir plus haut),

⁵ Ce jeu n'a pas de correspondant en français. On le joue avec des balles de cricket; c'est un jeu d'enfants.

⁶ ?

fut d'abord surpris de voir que je ne me bornais pas à répondre à ses questions, contrairement à une sévère étiquette, mais bientôt après, il fut amusé et intéressé. On m'avait dit que mon audience de pure cérémonie durerait seulement quelques minutes: elle se prolongea plus d'une heure.

Le sultan était assis, je restai debout pendant tout ce temps, ce à quoi je ne trouve rien à redire.

Dans tous les cas, j'avais triomphé et obtenu gain de cause. En effet, j'avais augmenté les difficultés de ma réception en refusant net de m'agenouiller et de toucher le sol avec mes avant-bras, forme de salut pratiquée par les Européens au service de Sa Majesté (car déjà elle avait commencé à augmenter son entourage de Chrétiens). J'avais déclaré que j'étais prêt à me présenter au sultan en remplissant les mêmes formalités que celles exigées devant mon souverain, et Sa Majesté avait accepté ce compromis.

Une des premières choses qu'il me demanda fut si j'avais été reçu par mon roi en audience privée. Je répliquai que j'avais expérimenté cet honneur. Il me demanda alors quel protocole avait été suivi. Je répliquai que je m'étais courbé en entrant dans le salon et de nouveau en approchant du souverain.

Le sultan sembla surpris et demanda comment il se faisait que c'étaient des Anglais qui avaient apporté au Maroc la coutume de toucher le sol avec les avant-bras.

Je ne pus que protester de mon ignorance, et émettre l'hypothèse que ces Anglais, étant au service du sultan, avaient cru devoir adopter l'étiquette traditionnelle marocaine.

Le sultan donna des ordres pour que l'on cessât ces pratiques, mais en réalité, les Européens à son service continuèrent encore à l'employer aux jours de grandes fêtes jusqu'à la fin du règne.

Quelques années plus tard, dans l'une de ces occasions, je vis une longue rangée d'Anglais s'agenouiller et poser leurs avant-bras sur le sol à l'approche du sultan. C'est une affaire de goût, et il me semble que toute créature humaine a le droit, en de telles circonstances, de faire comme elle l'entend. Qu'un homme se diminue, lui ou son pays en agissant ainsi, je ne le pense pas. Un Anglais et encore moins l'Angleterre ne peuvent être diminués par une gymnastique quelconque, si excentrique qu'elle soit. Je préférerais ne pas le faire pour la seule raison que cela me semblait absurde, de même que la moitié des cérémonies du gouvernement en Angleterre apparaîtraient, sans doute absurdes à un Marocain.

C'était alors, à la cour marocaine, les premiers temps des jeux et des feux d'artifice. Pendant un temps, ceux-ci furent en faveur, et presque toutes les nuits, la capitale du Sud était illuminée par l'éclat des soleils et effrayée par les jets de lumières des fusées multicolores.

Un homme fut amené spécialement d'Angleterre pour monter et tirer les feux d'artifice, et depuis lors resta attaché à la cour. Les indigènes d'un côté furent amusés, mais ils furent aussi froissés.

Par nature, le Marocain est économe et il n'aime pas à voir jeter l'argent par les fenêtres. Or les feux d'artifice, quand ils arrivaient à Marrakech, revenaient à un joli prix. Le fret, l'assurance, et leur long transport par caravane, tout cela s'ajoutait au prix d'achat, sans compter la commission. C'était certainement de beaux et très coûteux feux d'artifice.

J'assistai à un de ces spectacles donné pour l'amusement d'un ministre britannique qui désapprouvait hautement ces prodigalités mais ne pouvait refuser l'invitation.

Il y avait une pièce d'artifice représentant un énorme éléphant, et l'exhibition se terminait par le lancement d'un bouquet de feu, d'une teinte d'oeillet à peine ouvert et naturellement d'un prix élevé. C'était vraiment beau, mais c'était très inutile et très cher.

Une après-midi, le sultan m'informa qu'il y aurait cette nuit un feu d'artifice sur les pelouses du palais, cela voulait dire « pour les dames », et qu'aucun homme ne serait invité; mais si je voulais monter sur le toit de la maison où je vivais, il ne doutait pas que je pusse en voir quelque chose

Je guettai les belles fusées de toutes les couleurs montant en traits de feu dans le ciel d'une merveilleuse nuit de saphir, éclatant en lançant mille étoiles, suivant tout le spectacle de la terrasse de ma maison de la vieille ville, éclairée des pâles lueurs vertes, violettes ou jaunes. Sur la place Jemaa-el-Fna, la grande place du centre de la ville, la foule attendait le moment où les fusées en s'élevant dépassaient les murs du palais distant d'un demi-mille.

Le jour suivant, le sultan me demanda ce que j'avais pensé du spectacle. Je parlai de sa beauté et je fis allusion à son coût élevé. Je mentionnai la présence de la foule sur la place. « Qu'a dit le peuple ? » répondit le Sultan. « Je n'ai pu l'entendre, répondis-je, mais en plusieurs occasions, quelques-uns ont crié : « Voilà encore d'autres milliers de dollars de notre argent qui s'en vont. »

Moulay Abd-el-Aziz s'attendait à entendre chanter ses louanges pour avoir donné un brillant spectacle à son peuple, et ma réponse le surprit.

Elle ne fut cependant pas sans résultat. Fut-ce l'effet de mes remarques, fut-ce plutôt lassitude de voir des feux d'artifice, le fait est qu'on en tira beaucoup moins; toutefois le chef artificier demeura encore quelque temps au palais.

Pendant les nombreux mois que j'ai passés à la cour marocaine, j'ai toujours eu l'impression qu'on n'éviterait pas la catastrophe. Le sultan était engagé d'une façon évidente sur le chemin de la ruine, et bien que je fusse près de lui, tous les mots que j'employai pour le lui faire comprendre furent vains. Plus d'une fois et, particulièrement à la fin de 1902, je l'implorai en un langage que, me dit-il, jamais personne n'avait osé employer devant lui, pour essayer de le sauver à temps. Il était bienveillant et me remercia d'avoir parlé si librement, mais continua ses extravagances et ses innovations européennes. S'il avait à cette époque renvoyé le plus grand nombre de ses employés européens, gardant seulement un médecin et un ingénieur ou deux, et certains de ceux qui avaient été au service de son père, s'il avait cessé de dépenser son argent, tout l'avenir du Maroc aurait été changé.

Tous les après-midi du sultan étaient consacrés aux divertissements. Souvent, accompagnés de Menhebbi, le ministre de la Guerre, et de quelques fonctionnaires européens, nous chevauchions à travers les grandes solitudes de l'Aguedal ⁽⁷⁾.

Au bord d'un bassin du parc, nous mettions pied à terre et parfois nous allions faire une promenade dans l'un des nombreux bateaux du sultan.

Une fois, Sa Majesté et un ministre ramaient, très mal en vérité, pendant que moi, le seul passager du bateau, je gouvernais.

Le sultan, qui ramait à l'avant, fit quelques éclaboussures et aspergea complètement le pauvre Menhebbi.

⁷ Aguedal signifie parc, jardin entouré de murs et planté d'arbres.

Le ministre de la Guerre donnait environ cent coups de rames très courts à la minute et le sultan, luttant avec ses avirons, en donnait environ dix extrêmement lents, mais tous deux étaient fort réjouis de leur performance et leur ardeur était sans bornes.

« Nous sommes deux marins et vous êtes le passager. Nous conduisons un paquebot marocain » criait le sultan. Pour continuer la plaisanterie du sultan, je répondis « qu'ils étaient les plus mauvais marins que j'aie jamais vus et qu'en débarquant je me plaindrais aux autorités de leur incapacité ».

Oh ! vous voulez nous faire cela, répliqua Moulay Abdel-Aziz, alors tout ce que je puis vous dire, c'est que nous ne vous débarquerons que vous n'ayez payé.

- Alors je veux m'arrêter ici. C'est bien, dit le sultan, et aussitôt il commença à m'asperger copieusement, tandis que le pauvre Menhebbi était aussi mouillé que moi.

- Voulez-vous payer ? demanda le sultan.

- Volontiers, dis-je en riant. Combien ?

- Chacun une demi-peseta (⁸) ! et ils empochèrent dûment leur salaire. C'était la première fois de ma vie que je faisais un cadeau à un sultan et à un ministre de la guerre.

À l'automne de 1902(⁹), je fus invité à accompagner le cortège impérial dans la capitale du Nord : Fez.

Le départ du sultan de Marrakech où il avait vécu six ans avait été envisagé pour le début de l'automne, mais il survint sans cesse de nouveaux retards et, bien que la tente impériale eût été plantée depuis quelque temps hors des portes de la ville, ce ne fut qu'à la fin de novembre que le départ eut lieu.

Un matin de bonne heure, entouré de toute la pompe caractéristique du sultan du Maroc, Moulay Abd-el-Aziz quitta son palais de la capitale du Sud pour le premier camp de la route vers le Nord.

Il n'est pas nécessaire de décrire jour par jour le voyage du sultan, l'étiquette et les cérémonies ne changeant guère, bien que la scène se renouvelât sans cesse à cause de la différence d'aspect des provinces qu'on traversait. Le récit d'une journée prise au hasard sera suffisant pour donner une idée du tout.

Longtemps avant l'aurore, le grand camp était en émoi et quand, peu après trois heures, le canon du matin était tiré, un grand nombre de tentes étaient déjà pliées, les chevaux sellés, les mules et les chameaux bâtés pour l'étape.

Dans la clarté lunaire ou dans les premières lueurs de l'aube, le spectacle était d'une grande beauté. C'était un enchevêtrement de tentes blanches, ici argentées par la lumière lunaire, là rougies par la lueur des feux du camp dont la fumée montait en immenses colonnes roses dans l'air tranquille. Devant les tentes passaient les silhouettes des hommes et des animaux, comme si la scène avait été modifiée sans cesse par magie; une tente après l'autre tombait silencieusement sur le sol jusqu'à ce que, au premier rayon du jour, il ne restât plus du grand campement que le haut mur de toile entourant les tentes impériales et la plaine couverte de cavaliers, de milliers et de milliers de mulets et de chameaux chargés.

⁸ Un demi-franc marocain, un hassani ou deux guerch.

⁹ En fait 21 novembre 1901, selon l'agenda de Jeanne-Girel-Veyre

Déjà la cavalerie était massée près de l'enceinte impériale, les cavaliers formant un cercle au centre duquel, entouré par les ministres d'État, se trouvait le palanquin aux rideaux cramoisis, tapissé de bleu turquoise.

De la porte de la tente du sultan, jusqu'à la litière, des fonctionnaires en robe blanche, au fez rouge, formaient la haie, attendant Sa Majesté. Un son de trompette dans l'air calme, et tout de suite après, un grand cri déchirait l'air. Dans un roulement de tambour, dans un frémissement de cuivres, un homme tout seul, blanc, digne et droit s'avancait lentement à travers des rangées d'hommes inclinés, pénétrait dans le cercle des cavaliers et s'asseyait sur le sofa bleu.

À nouveau, le cri de bienvenue retentissait,

Dieu bénisse la vie de Notre Seigneur,

tandis que les gens des tribus se courbaient à nouveau.

Le soleil était maintenant levé. Les premiers rayons tombaient sur les bannières brodées d'or, lourdes de brocarts et de soies qui flottaient au-dessus des têtes des cavaliers, puis sur les cavaliers eux-mêmes et sur leurs selles, ornées des plus brillantes étoffes vertes ou rouges, à demi cachées par les lourds plis de leurs longs vêtements blancs, et le tableau devenait d'une indescriptible beauté. Une à une les tentes du sultan étaient abattues et la grande muraille de toile disparaissait sous les mains d'une centaine d'habiles « domestiques de la tente ⁽¹⁰⁾ ».

Quelquefois Sa Majesté donnait une audience à un fonctionnaire gouverneur local d'une tribu qui, pieds nus, s'approchant du sultan, tombait à genoux, touchait le sol de son front par trois fois, et demeurait écrasé devant son seigneur et maître, pendant les quelques secondes que durait l'audience.

Un nouveau coup de clairon retentissait et, à travers les rangées de cavaliers, des soldats basanés amenaient des chevaux sellés, les faisant trotter devant le sultan pour qu'il put choisir celui qui le porterait pendant l'étape.

D'un petit signe de tête, le choix est fait et le porteur distingué est conduit jusqu'au palanquin. Quelquefois, c'est un blanc sellé et harnaché de bleu turquoise, d'autre fois un gris couvert de soie rose, parfois un noir à la tête à demi cachée par des glands jaune primevère.

Lorsque le sultan montait à cheval, c'était pendant quelques minutes une scène sauvage de désordre et de confusion.

Les porteurs de bannières, les porteurs de lances, la cavalerie, l'infanterie, vêtue mi-partie de bleu et mi-partie de rouge, les hauts fonctionnaires sur leurs mules à « sérifa », l'artillerie, le sultan lui-même, semblaient entremêlés sans recours en une foule agitée. Cela ne durait qu'un instant, et du centre de la cohue émergeait le cortège royal dans l'ordre qu'il devait suivre.

L'avant-garde était formée d'une escorte de cavalerie précédée de porte-étendards, brandissant des drapeaux de toutes les couleurs, la hampe surmontée de boules brillantes.

Tout près derrière, venait l'artillerie, les canons portés sur le dos des mules, et derrière elle un corps d'infanterie montée.

Deux cavaliers porteurs de longues et frêles lances précédaient les cinq ou six chevaux de main qui, couverts de riches soieries, formaient toujours un trait caractéristique du cortège.

Le grand maître des cérémonies, un homme noir de belle prestance, venait seul à cheval, tenant à la main la canne, insigne de ses fonctions.

¹⁰ Catégories d'employés de la cour, les saheb el afrag, saheb el frach.

Puis, après un intervalle de quarante yards environ, une blanche forme suivait, c'était le sultan. À ses côtés couraient des nègres agitant de grands foulards blancs pour protéger de la poussière et des mouches son auguste personne.

Tout près derrière le souverain, un cavalier soulevait haut le parasol rouge et or pour le protéger des rayons du soleil; la litière rouge, portée par de vigoureuses mules, suivait, et ensuite venait une immense rangée de porteurs d'étendards, de bannières enrichies de fils d'or ⁽¹¹⁾ brodées de soie et dont toutes les hampes sans exception étaient couronnées de boules dorées. Les vizirs et les grands officiers de la cour venaient ensuite, précédant une foule de plus petits fonctionnaires; soldats, esclaves et gens de tribus de tous les coins du Maroc.

Il n'y avait pas de route, et l'immense procession d'hommes et d'animaux s'étalait largement sur les plaines et les collines ondulantes. Souvent, aussi loin que la vue s'étendait, on pouvait suivre l'immense migration d'un bout à l'autre de l'horizon comme un arc-en-ciel coloré sur les plaines grises. Quelquefois, pour traverser une vallée, le cortège se rétrécissait, pour jaillir à nouveau au delà en pays plat, jusqu'à ce que tout le pays soit à nouveau parsemé de cavaliers, de mulets et de lents chameaux déambulant...

De temps en temps, un gouverneur de tribu avec son escorte de cavaliers venait saluer son souverain.

Alignés sur une longue rangée, ils attendaient. Au moment où le sultan approchait, le caïd mettait pied à terre et se prosternait devant lui pour se lever à son signal. Se courbant très bas, il s'avancait et baisait l'étrier, remontait à cheval; avec un cri rauque de bienvenue, les gens des tribus plantaient leurs éperons dans les flancs des barbes et galopèrent çà et là, tantôt isolés, tantôt en ligne, déchargeant leurs fusils jusqu'à ce que les chevaux soient arrêtés sur les boulets dans un nuage de fumée et de poussière. Les gens des tribus n'étaient pas les seuls qui venaient de loin pour saluer le sultan dans sa marche. Il y avait des mendiants et des représentants de toutes les sectes religieuses, depuis les batteurs de cymbales ⁽¹²⁾ nègres du Soudan, jusqu'aux Hamadchas ⁽¹³⁾ de Meknès qui se taillaient la tête à coups de hachette. Il y avait des charmeurs de serpents, des acrobates et des montreurs de singes, il y avait des députations de Juifs et de Juives du bled, des groupes d'écoliers des mosquées de la région portant des oriflammes blanches, des femmes arabes voilées lançant d'assourdissants cris de bienvenue et présentant des bols de lait, des lépreux avec leur visage emmaillotté, coiffés de grands chapeaux de paille. et portant de grandes sébiles de bois pour recueillir les aumônes, car personne ne doit les toucher, des milliers de scènes de la vie humaine avec tous ses plaisirs et toutes ses tragédies.

Au sixième jour de marche, il fallut passer à gué une des plus grandes rivières du Maroc, « l'Oum er Rebia » ⁽¹⁴⁾. Heureusement les pluies d'automne n'avaient pas encore commencé et la rivière ne présentait pas de gros obstacles au passage d'une grande caravane.

Le sultan fut presque le premier à traverser, son cheval entouré de nègres à pied, tandis qu'une rangée de nageurs experts étaient tenus prêts, la main dans la main, d'un bord à l'autre.

Pendant plus de trois heures la caravane passa sans interruption, et bien des mulets tombèrent, et bien des hommes et des paquets furent trempés, mais il n'arriva aucun accident grave.

¹¹ Dits squalli.

¹² Les cymbales s'appellent gergabat.

¹³ Il y en a aussi à Fez et dans toutes les grandes villes.

¹⁴ La « mère du printemps » ou de l'herbe.

C'était une scène de désordre pittoresque que le spectacle de cavaliers et d'animaux de bât descendant la rive escarpée pour entrer dans le courant rapide du fleuve, mais à la fin tous traversèrent sans dommage, et grandes furent les réjouissances et nombreuses les congratulations dans le camp ce soir-là, car il était rare qu'un sultan et sa suite traversassent l'Oum er Rebia sans payer un tribut de vies humaines.

En général, une marche d'environ quatre heures amenait le sultan au campement suivant. Un quart d'heure avant d'arriver à l'emplacement choisi, la musique commençait à jouer, et la cavalerie, les contingents de tribus galopèrent en avant pour former une allée, dans laquelle s'avançait le sultan entouré d'un carré de cavalerie dans la même formation que celle du matin. La litière rouge était rapidement dételée, le sofa bleu mis en place et Moulay Abd-el-Aziz s'asseyait seul, en attendant l'installation de ses tentes.

Aucune tente ne pouvait être élevée dans le camp avant que la boule qui surmonte la tente principale du sultan fût placée, mais cela demandait peu de temps aux habiles ouvriers.

C'était le signal pour le reste du camp de se mettre au travail, et la ville blanche de toile semblait jaillir du sol. Il n'y avait pas de désordre, pas de bruit. Chacun connaissait l'emplacement qui lui était réservé et tout s'arrangeait sans anicroche.

Je crois qu'il n'y a que les Marocains pour savoir installer de tels camps. Il semble que c'est là un trait héréditaire de leur race. Sultan après sultan, toujours, depuis que l'empire du Maroc a été placé sous la domination des Arabes, tous ont voyagé exactement de la même manière qu'employait Abd-el-Aziz pour aller de Marrakech à Rabat, et aucun détail n'a changé.

La forme et la décoration des tentes n'ont jamais varié et la tradition était maintenue avec une telle rigueur qu'il était défendu par les règles verbales de la coutume de couvrir le sol de la tente royale autrement qu'avec deux ou trois petits tapis, quelle que fût la longueur du voyage et le luxe dans lequel il s'accomplissait. Le reste du sol devait rester nu pour qu'on voie la terre du pays, et le jour où Sa Majesté me raconta cela, il y avait peut-être bien par terre quatre pouces de profondeur de fange presque liquide. En dehors de la tente on pouvait étendre de la paille ou des nattes ou tout ce qu'on voulait, mais à l'intérieur c'était interdit.

Une fois dressée la principale tente du sultan, les serviteurs s'occupaient du reste du camp impérial qui se composait d'une demi-douzaine de tentes marquises ⁽¹⁵⁾, le tout occupant une aire de terrain, et entouré d'un mur de toile blanche haut de neuf pieds et décoré de dessins bleu foncé ⁽¹⁶⁾.

Cette enceinte réservée au sultan formait le centre du camp qui s'étendait au loin de tous côtés, souvent à plus d'un demi-mille à la ronde.

À l'extérieur, en bordure du camp, étaient plantées les tentes de l'infanterie, si proches les unes des autres que l'entrée et la sortie étaient impossibles en dehors de certains passages aménagés à cet effet.

Or la plus grande surveillance était exercée à l'entour des tentes du sultan. Personne, sauf ses femmes et ses servantes noires, ne pouvait entrer dans le camp réservé ; une autre partie, séparée du reste, était réservée aux audiences privées.

Sa Majesté traitait les affaires de l'État en dehors de son logement particulier dans une tente doublée de rouge et de vert, plantée à l'extrémité d'un large espace et visible de loin. Là,

¹⁵ Au Maroc cela s'appelle « outak » ou « koubba ».

¹⁶ Ces dessins bleu foncé représentent toujours la gargoulette droite ou renversée. On retrouve cet ornement dans les zelliges qui couvrent les murs intérieurs des maisons.

devant tout le monde, le sultan recevait ses ministres, expédiait sa correspondance, et scellait les documents officiels. Près de cette tente, appelée le « Siwan ⁽¹⁷⁾ », se trouvaient deux autres marquises koubba; l'une était la mosquée, l'autre servait de lieu de réunion aux ministres. Dans ce quartier se trouvaient également le bureau des autres ministres d'État et des hauts fonctionnaires.

Derrière se plaçaient les logements privés des plus importants personnages, consistant souvent en plusieurs grandes tentes communiquant entre elles par des couloirs faits de toile.

De l'autre côté, au point le plus éloigné de l'habitation du sultan, étaient les écuries royales où une quantité de beaux chevaux barbes étaient entravés; le nombre en augmentait chaque jour en raison des présents faits par les gouverneurs de province à Sa Majesté.

Aussitôt que sa tente était prête, le sultan remontait à cheval, et au milieu des fanfares et des cris de ses soldats, il entrait dans l'enceinte de son camp. C'était généralement peu de temps après que le sultan s'était retiré de la vue des assistants qu'une longue file de femmes en vêtements blancs et voilées, chevauchant des mules, se glissait silencieusement à travers les tentes et entrait dans le harem impérial.

Quand elles passaient à travers le camp, tous les hommes détournaient la tête de la mystérieuse et blanche procession.

Ordinairement, le camp était installé pour midi et, peu de temps après, le voisinage du quartier du gouvernement présentait une vie animée.

Les vizirs en djellaba blanche cherchaient leurs bureaux, tandis que des soldats maintenaient l'ordre parmi la foule des gens qui se pressaient toujours près des portes de la tente, attendant une audience des ministres d'État.

Seul, le Diwan était désert, mais pas pour longtemps. Un bruit de clairon: c'était une bousculade de fonctionnaires et de soldats, et de nouveau le cri : « Allah bénisse la vie de Notre Seigneur. »

La silhouette blanche, isolée, qui provoquait toute cette évolution dans l'immense camp, entrait lentement dans l'ombre de la tente écarlate et verte.

D'habitude Sa Majesté consacrait deux ou trois heures de la journée au règlement des affaires du royaume; toutefois, quand la grande armée ne faisait pas étape et restait en place, un temps plus considérable était réservé aux affaires de l'État.

Pendant ce temps, dans une autre partie du camp, provisions et fourrages étaient distribués à cette foule de gens qui suivaient Sa Majesté dans son royal voyage. Alors, bien qu'il y eût environ trente mille hommes et peut-être vingt mille animaux, chevaux ou mulets, à nourrir, l'intendant satisfaisait tout le monde sans incidents; nourriture et fourrage étaient distribués en un laps de temps très court à tous ceux qui y avaient droit. Les tribus locales seules avaient à se munir de leurs propres provisions. À cette exception près, le sultan nourrissait tout le camp.

Jusqu'à l'époque de ce voyage de Moulay Abd-el-Aziz, le passage d'un sultan à travers une province était suffisant pour assurer la ruine des habitants, tellement étaient exagérées les impositions et les charges qu'on exigeait d'eux. Mais le sultan ne voulut plus employer ces procédés et tous les achats furent payés non par des fridas ⁽¹⁸⁾ locales, mais par le trésor

¹⁷ En arabe « diwan » ou « conseil ».

¹⁷ Impôts extraordinaires.

impérial. Sa Majesté montrait toujours une grande sollicitude pour le bien-être de tous ses sujets. Il leur permettait de l'approcher et écoutait attentivement leurs plaintes contre les fonctionnaires locaux.

Au coup de canon du crépuscule, le sultan priait et se retirait dans sa tente pour la nuit, bien que presque chaque soir il donnât des audiences privées à ses amis dans la partie séparée de son camp réservé à cet usage. Quand la nuit tombait, on voyait partout danser les petites lumières des lanternes, souvent agrémentée de verres colorés et, çà et là, un feu de bivouac jaillissait, rougeoyant au milieu des tentes.

De temps en temps, on pouvait entendre le son des instruments à cordes et le doux murmure d'un chanteur qui semblait effrayé d'élever sa voix dans le silence qui enveloppait tout, - silence troublé seulement par instants par un ordre donné aux gardes et sentinelles qui, au nombre de quatre cents, épaule contre épaule, encerclaient le camp du sultan, - ou par les appels traînants d'un muezzin invitant les fidèles à la prière.

À la dernière relève, quand la dernière note du clairon mourait au loin, un merveilleux silence descendait sur le camp baigné de lune.